

Visa pour le zoo

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **1 (1970-1971)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-825976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Visa pour le ZOO

Un zoo, c'est le monde en résumé: des hommes, des bêtes et des plantes. Les premiers sont les visiteurs. Les secondes sont la raison d'être de l'entreprise. On vient au zoo pour voir les bêtes, les admirer, les étudier, et non pour rencontrer ses semblables. Les troisièmes constituent le plus clair du décor, et participent à la vie des animaux. Somme toute, un zoo, c'est un musée qui bouge, mange, dort et se reproduit. Mais si les deux grands jardins zoologiques de Suisse, Bâle et Zurich — il y en a d'autres, de petits — ont ces caractéristiques qui sont celles de tous les zoos du monde, d'autres aspects doivent être considérés, parce que le public ne les connaît pas ou les connaît mal.

Spectacle constamment renouvelé, qui attire les foules, le zoo est aussi une entreprise d'utilité publique. Ses actionnaires ne touchent pas de dividendes; ils se contentent de billets gratuits. Leur désintéressement doit être souligné; sans eux, les véritables amis des animaux, les zoos n'existeraient guère. Il n'en demeure pas moins que l'entreprise a un bilan, une comptabilité, un compte de profits et pertes. Il importe qu'elle « tourne » financièrement. Or, c'est un fait: l'affaire tourne rond. Une sage administration est indispensable: ce genre de spectacle coûte cher. Il y a les nouvelles constructions, les travaux de modernisation, la nourriture des animaux. Si Bâle possède environ 1800 animaux appartenant à 420 espèces, Zurich en abrite 1620 de 380 espèces. Ces chiffres ne peuvent être précis qu'au jour le jour. Comme

les humains, les animaux meurent. Mais il y a les naissances et les acquisitions. Sans oublier les ventes à d'autres zoos, voire à des cirques, et les échanges.

Tout dépend du directeur

Ces chiffres ne constituent pas l'aspect le plus positif de l'entreprise. Le spectacle mis à part (1200 classes d'écoles à Zurich l'an passé), un zoo a un aspect scientifique qui revêt une importance décisive. Le beau jardin est souvent le dernier refuge pour des animaux dont l'espèce s'éteint. Sans les zoos, certains mystères de la nature n'auraient pas encore été élucidés.

Tout dépend, en définitive — aspects financier, administratif, récréatif et scientifique — de la personnalité qui est placée à la tête de l'entreprise. Etre directeur de zoo n'est pas une sinécure. Un directeur doit être un bon administrateur, certes, mais il doit aussi être un savant. Le bien-être de ses pensionnaires en dépend. Un directeur qui serait un administrateur médiocre aurait toujours la possibilité d'avoir recours à un expert-comptable. Mais un excellent administrateur qui n'aimerait pas les animaux et ne les connaîtrait pas en spécialiste, entraînerait l'entreprise à une débâcle certaine.

A ce point de vue-là, Bâle et Zurich sont gâtés. Le professeur Ernest M. Lang et le docteur Heini Hediger sont des savants réputés et de remarquables administrateurs. Ils connaissent les animaux parce qu'au cours de nombreuses expéditions lointaines, ils sont allés les voir vivre dans leur milieu naturel. Ils ont participé à leur capture, assisté à leur transport, et ils s'ingénient à faire de leur « transplantation » une opération aussi peu aventureuse que possible. Un de leurs grands mérites est de s'efforcer de placer leurs protégés, quels qu'ils soient, dans un milieu qui leur rappelle, parfois à la perfection, celui des lointaines savanes et forêts vierges.

Il est interdit de donner à manger aux éléphants...



Vivre et se reproduire

Le professeur Ernest Lang est un Lucernois devenu Bâlois. Enfant, il était déjà un collaborateur assidu de la Station ornithologique de Sempach. Un canard bagué par ses soins a été retrouvé au nord de la Russie. Cet exploit — un record — faisait bien augurer de la carrière future du jeune homme. Devenu docteur vétérinaire, il travaille comme assistant de chirurgie à la clinique des animaux de Berne, puis s'installe à Andermatt où toute son activité se déroule à pied et à skis. Là-haut, il poursuit ses études sur les migrations d'oiseaux en automne et au printemps et sur la vie des oiseaux en montagne. « Je me suis surtout intéressé à la niverolle. Avec mes collègues, j'ai bagué des milliers d'oiseaux... »

Après avoir assumé de nouvelles fonctions de vétérinaire à Binningen, le professeur Lang fut appelé au Zoo de Bâle. Dès 1947, de nombreuses expéditions le mènent en Afrique, au Tanganyika surtout. Leur but est de trouver des animaux : la guerre et les privations ont dépeuplé les jardins zoologiques. « Au retour d'une de ces expéditions, nous avons rapporté des girafes, des autruches, des zèbres et environ 200 oiseaux. Leur transport fut une véritable aventure. A Gênes, les autorités italiennes ont refusé aux girafes le droit de poser leurs pattes à terre. Nous avons continué par mer jusqu'à Marseille et avons organisé un convoi de camions. Beaucoup de ponts avaient été détruits, nous obligeant à de longs détours. Mais j'ai eu la satisfaction d'arriver à Bâle avec mon effectif complet! »

Bébé chameau n'a qu'un jour. Il se tient déjà fort bien sur ses longues pattes.



Un animal rare et d'une grande beauté : l'okapi. Le gardien remplace la mère défaillante.

D'autres expéditions suivirent : Congo, Uganda, Tanganyika. En 1952, le professeur Lang rapporte cinq éléphants. Trois ans plus tard, il ramène un okapi du Congo et, en 1957, il est assez heureux de capturer une femelle. Ce couple a déjà procréé sous le ciel de Bâle. En 1958, ce fut l'Australie d'où le voyageur revient en compagnie d'animaux rares. « La plupart de ces animaux vivent encore et se reproduisent, dit le professeur Lang. »

Tout est là : vivre et se reproduire ! Au zoo, chaque naissance est une victoire qui prouve que l'animal n'a pas été traumatisé par sa transplantation et qu'il vit dans des conditions très proches de celles qu'il a connues précédemment. Pour les nouveau-nés, pas de problème : ils n'ont jamais rien connu d'autre que leur enclos.

Cela ne s'était jamais vu

Si chaque zoo a sa personnalité, celle-ci est façonnée par son directeur. Le directeur a, lui aussi, ses « dadas », ses préférés. S'il entoure tous ses pensionnaires de soins attentifs, son cœur vibre un peu plus au contact des plumes, des poils ou des écailles. C'est pourquoi lui seul est à même de parler des problèmes qui composent le plus clair de ses préoccupations. L'aspect scientifique de la question a, lui aussi, de nombreuses facettes. Tel directeur attribue plus d'importance à la recherche scientifique pure ; tel autre à son désir de recréer les milieux naturels avec une vérité, un réalisme qui le conduiront, comme à Zurich, à reconstituer des termitières au gabarit et à la forme exacts, à l'intention des rhinocéros qui aiment s'y frotter, ou à placer, dans tel enclos, les oiseaux habitués à vivre en parasites sur le dos de tel pesant mammifère.

Le professeur Lang avoue: « Mon métier est complexe. J'estime qu'un zoo trop étendu est une erreur: il importe de ne jamais perdre la supervision du tout. Quand on connaît vraiment les animaux et quand on a la chance de pouvoir moderniser le vieux jardin, le succès est assuré. Ce succès, c'est le fait que les animaux vivent heureux et se reproduisent. Nous avons salué des reproductions en grande première européenne ou mondiale: les girafes, l'okapi, les gorilles. La naissance de Goma, en 1959, a été précédée d'une seule naissance de gorille, en Amérique celle-là. Ce fut une « première » européenne. Depuis lors, d'autres gorilles sont nés chez nous. Leur mère les a nourris. Cela ne s'était jamais vu... Les anthropoïdes élevés en captivité arrivent au zoo en général quand ils sont très petits. Ils n'ont aucune expérience de la vie, n'ont jamais vu une maman chimpanzé ou gorille prendre soin de son bébé. Il en résulte que les petits devenus adultes n'ont aucune expérience lorsqu'ils ont eux-mêmes des enfants. Jusqu'à présent, tous les gorilles élevés en captivité l'ont été par les humains. Il y a une exception: Achilla, la mère de Goma... »

L'ours malais : douce farniente et sens du confort.



La mère rhinocéros est fière de son rejeton. Elle estime avoir droit, elle aussi, aux friandises apportées par le gardien.

Nourriture naturelle ou scientifique ?

De tout cela, le visiteur n'a en général aucune idée. Il n'imagine pas non plus que la nourriture des pensionnaires du zoo soit une source de préoccupations. Dans ce domaine, des découvertes intéressantes ont été faites, certaines par le prof. Lang: « Les paysans modernes nourrissent leur bétail de façon optimale, parce que les vaches doivent donner beaucoup de lait et les cochons grossir vite. Or, presque tous les animaux, même les sauvages, ont des besoins identiques. Il faut que leur nourriture contienne suffisamment de graisses, de protéines, d'hydrates de carbone, de vitamines et de sels minéraux. Depuis des dizaines d'années, on a nourri les animaux sauvages en écoutant les conseils des amateurs et en négligeant une base vraiment scientifique. Il existe encore de nos jours des directeurs de zoo qui prétendent qu'il est important de donner aux animaux une nourriture naturelle, qu'il faut notamment destiner des oranges aux chimpanzés. Or, je n'ai personnellement jamais vu un chimpanzé déguster une orange dans son pays... Depuis que nous nourrissons les anthropoïdes avec des compositions riches en protéines, ils vivent mieux et se multiplient. La nourriture naturelle répond à un idéalisme qui, scientifiquement, n'existe pas. Je préfère les recettes de l'agriculteur moderne. Pour la nourrir, je compare une girafe à une vache. C'est scientifique. Bien entendu, les principes doivent être plus ou moins modifiés pour les animaux sauvages. Cela demande des études parfois longues, mais le résultat en vaut la peine. Au zoo, une bête adulte doit s'adapter à de nouvelles conditions d'existence. Par contre, il n'y a pas de difficulté à nourrir un petit. Il faut donc acheter des animaux jeunes, si possible des couples. » Mais comment les choisir ? Un directeur de zoo est-il constamment à l'affût de nouveautés ? M. Lang, pour sa part, est d'un avis différent: « Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les animaux en voie de disparition: le rhinocéros des Indes, l'okapi, les gorilles. La chasse et le défrichage de la forêt vierge sont des réalités tragiques pour certaines espèces. Le gorille ne vit plus guère qu'en montagne; il en reste à peine dix mille... Un zoo moderne ne doit pas être une prison, mais un refuge.

Le cerf David, par exemple, n'existe plus que dans des zoos, et beaucoup d'oiseaux et de mammifères sont dans le même cas. On ne recrée plus un animal exterminé. »

Des mystères élucidés

« La recherche scientifique pure est encore un autre sujet de préoccupations. A Bâle nous avons enregistré des résultats dignes de mention. Le cas des flamants roses, par exemple... Il y a quelques années, on ne savait pas comment nourrir leurs bébés. Notre colonie de flamants roses nous a permis de faire des expériences décisives sur les méthodes d'élevage des parents. Bâle a été le premier zoo d'Europe à réussir l'élevage de ces animaux (le deuxième au monde). Précédemment on croyait que les parents allaient chercher la nourriture et que les petits la puisaient dans leur bec, ce qui est erroné. La vérité, c'est que les parents, en digérant, secrètent dans leur estomac une sorte de lait rouge — il contient du sang — et que les enfants avalent cette substance. Ce « lait rouge » a été analysé. Il contient 7 % de protéines, 4 % de graisses. On y trouve aussi les globules rouges du sang. La couleur rouge provient d'un carotinoïde. En liberté, le flamant avale des crevettes et des algues qui en contiennent beaucoup. Actuellement, des laboratoires ont synthétisé ce carotinoïde qui se fabrique industriellement. Il s'agit là d'une expérience absolument parfaite. » (Ce sujet a été traité dans « Aînés » n° 2).

Un jardin zoologique moderne, c'est tout cela. Nous l'avons vérifié à Zurich, entreprise plus jeune de cinquante-cinq ans que celle de Bâle, mais qui a néanmoins plus de quarante ans d'existence. Le jardin de Bâle est situé en pleine ville. Zurich, par contre, a implanté son zoo sur la colline qui domine la ville. Ici, la verdure est reine, et bien que la grande cité soit à proximité immédiate, le visiteur a le sentiment d'être projeté en pleine campagne.

Tout a commencé avec des escargots

Le docteur Heini Hediger dirige le Zoo de Zurich; c'est un savant qui fait autorité dans le monde entier. « Quand j'étais enfant, les bêtes m'obsédaient. Je suis né à Bâle où j'ai fait mes études de zoologie tout en voyageant beaucoup. J'ai participé à une expédition de dix-huit mois dans le Pacifique, en Nouvelle-Guinée. Puis j'ai été l'assistant du professeur Speiser, ethnologue bâlois. Comme sujet de thèse, j'ai choisi les reptiles dont je possédais une collection rapportée de mes voyages. Assistant à l'Institut de zoologie de l'université, je suis devenu conservateur du département zoologique du Musée d'histoire naturelle de Bâle. Mais mon but était déjà le jardin zoologique. Pendant six ans, dès 1937, j'ai dirigé le petit parc zoologique de Berne; puis Bâle m'a appelé, et j'y suis resté neuf ans. Ce fut ensuite Zurich. »

Le docteur Hediger a fait des voyages d'études un peu partout dans le monde. Il a collaboré à la création ou à la réorganisation de plusieurs zoos, à Sao Paulo et Sydney,

notamment. Il a étudié la grande faune du Congo et d'Afrique orientale. En plus de ses fonctions de grand patron du Zoo de Zurich, il est titulaire des chaires de psychologie animale et de biologie des zoos de l'université. Il a signé de nombreux ouvrages traduits en français, écrits parfois en collaboration avec le professeur Lorenz; des ouvrages universellement connus, dont une: « Psychologie des animaux au zoo et au cirque. »

Cette carrière très nourrie est partie de rien. Enfant, le petit Heini collectionnait les escargots, les lézards, les oiseaux et les poissons rouges. Tolérant, son père assistait à ces jeux innocents en hochant la tête: « La zoologie, disait-il, est un art qui ne nourrit pas son homme... »

Et c'est là que le docteur Hediger diffère du professeur Lang. Celui-ci a de tout temps été passionné par l'ornithologie. Le premier, par contre, s'intéresse surtout aux mammifères et aux reptiles. « Je ne néglige aucune espèce, mais j'ai des relations plus intimes avec la Maison d'Afrique que j'ai construite avec l'aide d'un architecte. J'ai eu la chance de pouvoir y appliquer de nombreuses idées auxquelles je tiens, notamment en ce qui concerne la construction des demeures des animaux. Je suis opposé aux barreaux de fer. Nous avons évité les anthropomorphismes. Les hommes vivent dans des chambres carrées. Mais pour les animaux, les chambres carrées sont a-biologiques. J'ai persuadé l'architecte de créer des unités d'espace en évitant les abstractions comme le cube. Ce qu'il faut réaliser, ce sont des sections de la nature. Il faut présenter les animaux dans de beaux endroits riches en végétation vivante. L'animal n'est plus simplement une curiosité qui vit. Ce qu'on vient voir aujourd'hui, c'est autre chose: on veut avoir l'illusion de la nature tropicale; on veut pouvoir admirer des animaux heureux vivant en famille. Il faut savoir servir le public qui a besoin d'un tel spectacle. Après tout, n'est-ce pas lui qui finance... ? Mais l'aspect spectacle ne suffit pas. Le travail scientifique est important. Il est utile non seulement à l'enrichissement de nos connaissances, mais à la santé et au bonheur des animaux.

» Dans le monde entier, l'intérêt pour les zoos ne cesse de croître. C'est une bonne réaction contre le développement des techniques. L'homme, s'il s'intéresse aux nouvelles inventions et aux conquêtes impressionnantes de la technique, a un besoin profond de contacts avec la nature. Voyez Manhattan: pas une feuille ne pousse dans cette ville géante. Aux Etats-Unis, les gens sont prisonniers des gratte-ciel et des complexes d'habitation. Ils vivent dans le béton, le verre et l'acier. Il est de plus en plus difficile d'échapper à la prison des grandes villes: les routes sont encombrées, dangereuses... Alors, les zoos sont à la portée de chacun, vivants, aérés, avec leur verdure et ce monde animal magique qui est pour l'homme non seulement un spectacle, mais un enseignement permanent. »

Photos: Yves Debraine

Georges Gygax